



Jean-Louis BOUQUET

Intégrale - Volume 1

MÉMOIRES D'UNE VOYANTE



ARMADA

INTÉGRALE
JEAN-LOUIS BOUQUET

**MÉMOIRES D'UNE
VOYANTE**

Du même auteur :
(Bibliographie sélective)

Aux portes des ténébres - 1956

Le Visage de feu - 1978

L'Ombre du vampire -1978

Irène, fille fauve - 1978

Le Dock des suicidés - 1979

Mondes noirs - 1980

Les Filles de la nuit - 1998



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs.

Jean-Louis BOUQUET

**MÉMOIRES D'UNE
VOYANTE**

Intégrale - 1



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Editions *ARMADA* 2016
Couverture : Vael

ISBN : 979-10-90931-83-1

AVANT PROPOS

SI JEAN LOUIS BOUQUET N’A JAMAIS FIGURÉ PARMI LES auteurs les plus célèbres de la littérature fantastique – du moins dans l’esprit du public –, il n’en était pas moins l’un des meilleurs d’entre eux aux yeux d’un grand nombre de spécialistes du genre : Francis Lacassin et Roland Stragliati – deux de ses meilleurs et plus fidèles amis – mais aussi Alain Dorémieux, Roger Caillois, Jean Rousselot, André Breton.

Mais s’il fut régulièrement édité ou réédité jusqu’en 1998, grâce à l’infatigable Francis Lacassin déjà cité, depuis, plus rien. Sans oser dire que l’auteur soit totalement tombé dans l’oubli, au même titre d’ailleurs que nombre d’autres qui firent le bonheur de mes lectures d’antan, il faut bien admettre que la publication des *Filles de la Nuit* au Fleuve noir a marqué l’ultime ressortie de ses œuvres désormais uniquement disponibles sur le marché de l’occasion, et encore...

Il m’a donc semblé utile, sinon indispensable, de faire découvrir, ou redécouvrir, un écrivain dont la vie et la carrière furent aussi dramatiques que l’essentiel de ses écrits fantastiques et dont la plume exigeante a sans doute nui à la reconnaissance à laquelle il avait droit, en raison sans doute de sa rareté. Mais les récits qu’il nous a légués sont pour la plupart, de véritables joyaux.

En 1966, Jean Louis Bouquet m’avait fait l’amitié de me proposer plusieurs textes alors que Jacques Chambon, Gérard Temey et moi-même songions à lui consacrer un

dossier dans le fanzine *Mercury* que j'étais. Mais cela remonte à presque cinquante ans. Il était temps, par conséquent, en témoignage d'admiration et d'amitié posthume, de reprendre, et surtout d'achever, le travail accompli par Francis Lacassin.

Pour ce faire, Jérôme Baud, le créateur-directeur des éditions Armada, et moi-même avons choisi de proposer pour ce premier volume l'intégrale des *Mémoires d'une Voyante*, jamais rééditées depuis leur publication en magazine en 1960. À cheval entre l'intrigue policière, le récit dit « de mœurs » et le fantastique, ce quasi roman à épisodes s'adresse à un large public et constitue, à mon avis, la meilleure introduction possible à une œuvre d'une grande diversité.

Jean-Pierre Fontana

EN PRÉAMBULE

NOMBRE D'AUTEURS ONT USÉ DE PSEUDONYMES afin de pouvoir diversifier leur œuvre sans toutefois déconcerter une clientèle déjà habituée à une certaine manière de concevoir ou d'écrire. Les Anglo-saxons, notamment, ont systématisé cette pratique. On connaît l'exemple de William Irish, alias Cornell Woolrich. Plus près de nous, nous pouvons aussi bien citer Jean Ray - John Flanders.

Or, Jean-Louis Bouquet, étant passionné par le fantastique, entendait, d'une part, ses éditeurs l'avertir qu'il avait abordé là un genre... maudit, qu'il ne devrait guère compter sur les gros tirages et les somptueuses recettes : car, selon eux, le fantastique, s'il trouve des amateurs de qualité, est destiné au petit nombre, à une mince élite de dilettantes. Par contre, certains augures, qui avaient bien voulu encourager Bouquet à ses débuts, l'exhortaient, non seulement à poursuivre, mais encore à s'interdire toute incursion dans des domaines différents. « *Non, non ! Ce n'est pas CELA que l'on attend de vous !* » déclara sévèrement l'un d'eux à propos d'une petite « étude de mœurs » que, pourtant, il voulait bien estimer valable en soi.

Jean-Louis Bouquet se décida donc à faire comme ceux de ses confrères dont nous parlions plus haut : il usa de pseudonymes. Avec celui de Nevers-Séverin, il obtint l'audience d'un très vaste public, par des récits policiers, et surtout de très nombreux contes courts, dramatiques, que publièrent de nombreux quotidiens et hebdomadaires.

Mais alors, là, on lui interdisait tout aussi péremptoirement les sujets fantastiques, qui, de l'avis des directeurs littéraires, heurtaient *leur* public.

La destinée des auteurs comporte quelquefois d'amusantes petites revanches. Un fidèle ami de Bouquet lui fit approcher un notable magnat de la presse auquel il confia les premiers chapitres des *Mémoires d'une Voyante*, roman ébouriffant dans lequel une cartomancienne conta sa vie et ses aventures. Le pittoresque de l'héroïne, ses révélations colorées et savoureuses, l'emportèrent, dans l'esprit du grand directeur, sur la crainte « de principe » que pouvait lui inspirer la littérature fantastique. Les *Mémoires* parurent dans un célèbre magazine féminin tirant à 300 000 exemplaires. Dès les premiers chapitres, des flots de lettres déferlèrent dans les bureaux de la rédaction : les lectrices voulaient consulter, à titre individuel, cette étonnante Mme Élisabeth dont J.L. Bouquet affectait modestement d'être le simple porte-plume.

On voudra bien remarquer aussi que Nevers-Séverin n'était pas de ceux qui traitent ce grand public par-dessous la jambe. S'il dose ici le Surnaturel et l'Étrange de manière à ce qu'ils soient admis par presque tous, du moins écrit-il avec autant de soin et de conscience que Jean-Louis Bouquet !

Maurice Renault

Présentation de l'épisode *Carrefour des désirs* publié dans *Mercury* n° 12, octobre-décembre 1967.

I - MÉFIEZ-VOUS

D'UNE FEMME BRUNE...

On croit ou on n'y croit pas, mais le phénomène de voyance ne peut laisser indifférent. Il y a eu de tout temps des exemples célèbres depuis les prophètes de l'Antiquité jusqu'aux modernes et scientifiques voyantes, en passant par Nostradamus. Dans notre temps rationaliste, plus peut-être qu'à aucune autre époque, même la plus obscurantiste, les voyantes sont consultées, écoutées. Elles refusent du monde, et il faut prendre rendez-vous des mois à l'avance.

Nous entendons dire que nous ne nous intéressons pas aux charlatans, dont ceux ou celles qui prétendent détenir le Don déplorent la tricherie plus que quiconque.

Les mémoires que nous publions aujourd'hui sont ceux d'une voyante — très connue — qui a le loisir de trier sa clientèle pour ne s'occuper que de cas psychologiques intéressants. La sincérité avec laquelle elle pratique son étrange profession est garante de la véracité de ses récits. Bien entendu, et pour des raisons aisées à comprendre, les noms de personnes et de lieux ont été changés, et selon la formule : « Toute ressemblance entre un personnage quelconque de ces récits et une personne existante ne peut être que fortuite... »

Texte de présentation d'origine.

DIRE MON PROPRE NOM, CE SERAIT RECHERCHER une publicité professionnelle. Et ma profession est déjà suffisamment critiquée ! Parfois à juste titre ! Il existe malheureusement trop de créatures qui se prétendent voyantes et qui, dépourvues du moindre don, exploitent sans vergogne de crédules victimes. Et, pourtant, j'ose affirmer que certains êtres sont effectivement doués de facultés de clairvoyance extra-normale et qu'il leur est souvent possible d'aider ceux qui s'adressent à eux, soit par un conseil, soit par une mise en garde.

Sans doute, y aurait-il beaucoup d'infatuation de ma part à prétendre me ranger parmi ces élus, ces guides de la destinée ! Je dirai donc, avec plus de simplicité, que l'exercice intègre de mon art m'a valu des inspirations heureuses, des intuitions pour lesquelles mes consultants m'ont ensuite apporté maints témoignages de reconnaissance.

Parmi ces consultants – et ces, consultantes... car dans ce domaine l'élément féminin constitue une majorité massive – il en est qui se présentent comme de véritables énigmes en marche. En ai-je observé de ces visages assombris par une mystérieuse angoisse, de ces tourments qui se concrétisaient devant moi en un puzzle de confidences réticentes !

Un jour, dans mon petit salon du quartier Monceau, je vis s'avancer une grande jeune femme blonde, élégante, à la silhouette sportive, presque virile, et aux traits assez beaux, encore que leur régularité digne de l'antique leur conférât quelque froideur.

D'une voix un peu rauque, mais dans un langage qui dénotait la meilleure éducation, cette inconnue me déclara que, se trouvant à la veille d'une décision importante, elle désirait apprendre si le sort était pour ou contre elle.

— Je sais, Mme Élisabeth, que vous êtes particulièrement habile dans la lecture du tarot, et j'ai mes raisons de croire au tarot, me dit-elle.

Il est dans mes habitudes d'étudier l'aspect physique de mes visiteurs. Encore une fois, tant par son vocabulaire que par sa toilette, cette personne semblait appartenir à une société aristocratique. Elle ne portait en fait de bijoux qu'un clip de bon goût, mais sans grande valeur, et une bague ancienne, sans aucune pierrerie. Pas d'alliance ! Le visage, peu fardé, frappait par une vive pâleur. Je remarquai un tremblement des mains, fort léger, mais qui compromettait l'aisance des mouvements.

Un instant, je me demandai si la jeune femme n'était pas sous l'effet d'un stupéfiant. Puis il me parut que ce tremblement, cette profondeur particulière de la voix étaient tout simplement les indices d'une émotion violente, semblables à ceux que l'on observe chez une joueuse novice en train de miser une grosse somme.

Une praticienne sans scrupules eût cherché à tirer les vers du nez de sa cliente, ou se fût lancée dans un univers de suppositions empiriques. Je jugeai plus honnête de faire tout simplement ce que la visiteuse me demandait, c'est-à-dire de consulter le Tarot.

Nombre de profanes ne comprennent pas à quel point l'utilisation des tarots exige la clairvoyance psychique ; ils s'imaginent les combinaisons des lames magiques comme uniquement réglées par une manipulation, laquelle, certes, a son importance, d'autant plus qu'elle fait participer le questionneur à l'opération. Mais que chacun se pénétre bien de cette idée : les jeux une fois établis, reste à les interpréter ; ils ne sont qu'une plate-forme disposée par le sort (pour réemployer le mot de ma visiteuse) et sur

laquelle doit évoluer l'intelligence divinatrice. Quand j'examine les tarots, j'ai parfois l'impression d'être projetée hors de moi-même et de participer à la vie de la personne qui me fait face.

J'entrevois des images qui, comme celles de tant de rêves, se fondront bientôt sans laisser de trace durable en ma mémoire.

Toutes les lames étalées, je dis à cette femme :

— Vous m'avez interrogée au sujet d'un projet, d'une décision à prendre ? Eh bien, voici : *ce projet est néfaste en-soi. Il vaut mieux y renoncer.* La réussite serait éphémère, illusoire et suivie rapidement des pires conséquences. Quelqu'un... *probablement une autre femme...* se mettra en travers de vos desseins.

Il y eut un silence, puis la consultante demanda :

— C'est tout ?

— C'est tout, repris-je. Je vous livre une impression brute, sans chercher à l'enjoliver par des détails romanesques. Je ne suis pas comme ces médecins qui rédigent des ordonnances interminables afin d'étonner leurs pratiques.

Mon interlocutrice eut un rire agacé :

— C'est tout de même un peu sommaire. Cette... femme, pouvez-vous me donner quelques précisions à son sujet ?

— Non ! *Je la distingue très mal.*

— Vous n'osez pas aller aussi loin que les pythonisses de foire ? me lança-t-elle soudain d'un air exaspéré. Ne vous gênez pas ! Puisque je suis blonde, dites-moi donc la phrase classique : *Méfiez-vous d'une femme brune !* C'est vraiment trop commode de parler d'une femme plus ou moins hostile... Comme si, toutes, nous n'avions pas de

bonnes petites amies ! J'attendais mieux de vos talents, Mme Élisabeth !

— Puisque vous le prenez ainsi, répliquai-je, restons-en là ! Désolée de vous avoir déçue, je renonce à toute espèce d'honoraires !

De ses mains toujours plus fébriles, ma visiteuse avait ouvert son sac et insistait pour me faire accepter un assez gros billet ; mais je m'entêtai à refuser, vexée par sa repartie agressive. Elle appartenait évidemment à cette catégorie de gens – assez répandue, d'ailleurs – qui viennent me trouver dans le besoin de justifier un espoir, une passion, mais qui me dénie toute espèce de sérieux dès que mes avis contrarient leur désir.

Après le départ de l'irascible personne, je trouvai sur le tapis du salon un poudrier d'argent gravé de la lettre F. La nervosité des gestes de cette femme avait sans doute provoqué la chute du petit objet, chute que l'épaisse carquette avait rendue silencieuse. Les jours suivants, je m'attendis à voir reparaitre l'inconnue en quête de sa boîte à poudre, mais vainement.

*

En ce moment-là éclata l'affaire Sabrière : le gros industriel Bernard Sabrière fut trouvé tué dans un fourré de sa chasse voisine de Chantilly, par une décharge à bout portant. Les premières constatations d'un garde, et d'un ami nommé Daniel Auclercq, laissaient croire à un accident dont Sabrière aurait été victime en manipulant son propre fusil.

Mais les recherches plus approfondies de la police et de fâcheux commentaires du voisinage donnèrent vite une nouvelle couleur au drame ; il s'agissait d'un crime maquillé, Sabrière avait été abattu par une autre arme que

la sienne. Les circonstances, les détails accablèrent vite Daniel Auclercq, que l'on savait très épris de la femme de l'industriel, la belle Fabienne Sabrière.

Auclercq était, le jour du drame, l'invité et le compagnon de chasse de Bernard. Il lui avait été facile – de l'avis des enquêteurs – de tirer sur son hôte sans méfiance, en ayant soin de décharger également, aussitôt ensuite, le fusil de celui-ci, puis de s'éloigner momentanément pour ne se rapprocher qu'après l'arrivée du garde. Le nombre des coups entendus par ce dernier justifiait l'hypothèse. Il fut en outre établi qu'Auclercq possédait des cartouches chargées de chevrotines exactement semblables à celles qui avaient frappé la victime.

Daniel Auclercq, ingénieur fortuné, ne pouvait avoir eu pour mobile que sa fatale passion pour Fabienne : passion qui, de l'avis à peu près unanime, n'avait jamais été payée de retour. Toutefois, sur le compte de la belle Mme Sabrière, les opinions différaient. Certains voulaient voir en elle l'épouse irréprochable qui n'avait supporté les assiduités de Daniel que dans le cadre des relations mondaines, tenant cet adulateur à bonne distance, et ne s'étant tue par-devant son époux que dans la crainte d'un esclandre et d'un duel. Pour d'autres, moins indulgents, Fabienne s'était montrée terriblement coquette, et son attitude lui valait une grave responsabilité morale. D'autres, bien plus sévères encore, insinuaient que la jeune femme avait désiré cette issue, qu'elle était lasse de son mari, avide de reprendre sa liberté et de jouir d'une fortune considérable. Pour ceux-là, la madrée Fabienne pouvait fort bien avoir été l'inspiratrice du meurtre, probablement sans avoir accordé à l'affolé Daniel autre chose que de fallacieuses promesses...

Le juge d'instruction inculpa immédiatement Auclercq, mais hésita devant le cas de Fabienne, autour de laquelle se dessinèrent de redoutables remous d'opinion. La jeune femme, tout en déclarant assez mollement qu'elle avait peine à croire Daniel coupable, fut contrainte, par ses hommes d'affaires, à se porter partie civile : c'était pour elle le seul moyen d'attester sa propre innocence, ainsi que le regret légitimement dû à feu son époux. Quant à Daniel Auclercq, en dépit des charges, il nia toute culpabilité. La prise de position de Fabienne parut le consterner, l'indigner, sans toutefois provoquer de sa part le moindre commencement d'aveu.

La presse consacrait de longs articles à cet imbroglio sanglant. Quels ne furent pas mon étonnement et mon trouble le jour où je découvris, dans un journal, une photographie de Fabienne Sabrière. Malgré l'imperfection du cliché, je reconnus assez nettement les traits de l'inconnue nerveuse et impatiente qui était venue me consulter à la veille d'une décision importante, afin de savoir si le sort serait pour ou contre elle : F, la lettre du poudrier, c'était l'initiale de Fabienne.

Ma constatation me valut un débat de conscience écrasant.

Cette étonnante préoccupation de la jeune femme, à la veille du drame qui allait la rendre veuve, suffisait dans mon esprit à prouver jusqu'à l'évidence sa part de complicité, sa préméditation. Sans aucun doute, cette créature se savait assez d'empire sur le cœur de Daniel Auclercq pour que le malheureux se laissât condamner seul, sans l'accuser ! Peut-être même avait-elle eu assez d'habileté pour inciter l'homme au crime d'une manière tacite, sans que l'acquiescement formel fût sorti de ses

lèvres ! Et, de toute manière, elle allait poursuivre impitoyablement sa comédie monstrueuse, jusqu'au dénouement qui vaudrait à Auclercq l'échafaud ou le bagne, et à elle-même l'opulence et l'impunité.

Mais dans quelle mesure avais-je le droit de parler, et le pouvoir d'inquiéter cette femme ?

J'entends bien qu'il paraîtra ridicule à beaucoup d'assimiler les scrupules moraux que peut concevoir une femme de ma profession avec ceux d'un prêtre au confessionnal, ou même avec ceux que l'on admet chez un médecin, chez un avocat, notoirement astreints au secret. N'empêche que je voyais, dans une éventuelle démarche auprès des magistrats, quelque chose de vil et de rebutant, bien qu'il s'agît de servir la Justice, et ceci du fait qu'une autre femme, même coupable, s'était spontanément confiée à moi.

Au surplus, je sentais qu'une telle révélation risquait de faire long feu. Je soupçonnais Fabienne Sabrière, laquelle était certainement une rude jouteuse, d'avoir prévu mon intervention et préparé une riposte. Elle ne pourrait pas tout nier, parce que la possession de son poudrier me permettrait de prouver son passage en mon logis. Mais, quant au sujet même de ses préoccupations, elle ne manquerait pas de crier à la calomnie, au chantage, elle dirait que j'avais infligé d'étranges déformations à des curiosités innocentes, elle trouverait à sa question une interprétation anodine, et comme elle semblait disposer de puissants appuis, la pauvre tireuse de cartes pouvait craindre de passer inutilement un mauvais quart d'heure.

Et pourtant, l'inertie me pesait, parce qu'un homme – dans lequel je ne voyais certes pas un innocent, mais

le triste jouet d'une volonté étrangère – risquait de payer trop lourdement un crime auquel il avait été savamment poussé.

Que faire ? Peu à peu, un désir grandit en loi, irraisonné, tyrannique : celui de me retrouver en présence de cette femme. Il me semblait que, lorsque nous serions face à face, je saurais prendre brusquement les résolutions nécessaires, je trouverais les mots qu'il convenait de prononcer. J'éprouvais l'obscur conviction qu'un événement décisif sortirait de cette entrevue. Dans cette anxiété, j'interrogeai mes tarots, pour mon propre compte, et tel était mon trouble que je n'en obtins aucun oracle intelligible.

Mais, d'heure en heure, je me sentais plus décidée à rencontrer Fabienne Sabrière.

*

Grâce à d'excellentes relations que je possédais dans quelques journaux, il me fut aisé de connaître le domicile de Fabienne. Celle-ci avait déserté le somptueux logis parisien du défunt Bernard Sabrière, où elle eût risqué de demeurer en butte à de quotidiennes et abusives curiosités : elle s'était provisoirement réfugiée dans sa famille, en un lointain cottage de banlieue, au-delà de Bougival. Là, sa parenté avait organisé un rideau protecteur contre les indiscrets.

Bien que sachant combien il me serait difficile d'approcher la jolie veuve, je tentai le voyage de Bougival.

J'avais d'abord songé à me servir, pour mon introduction, du poudrier d'argent oublié chez moi par ma consultante. Mais, durant le parcours, à force de réflexion, j'en vins à changer d'avis : ... *car enfin, me disais-je, l'objet ne présente pas une bien grande valeur matérielle ; il ne justifie pas un*

déplacement de ma part, alors qu'il m'était facile d'écrire. Et puis, de toute manière, il me faudra expliquer de quelle façon j'ai identifié la propriétaire et, dès lors, la curiosité apparaîtra comme le réel motif de ma visite. Ne vaudrait-il pas mieux laisser de côté, momentanément, ce détail du poudrier qui peut devenir précieux dans la suite, et simplement faire appel à la mémoire de ma cliente, pour obtenir d'elle l'entretien désiré ?

Il me sembla que cette simple phrase inscrite sur ma carte de visite : *Mme Élisabeth se rappelle au souvenir de Mme Sabrière et tient essentiellement à lui dire quelques mots...* que cette simple phrase allait donner à réfléchir à la belle Fabienne.

Je fus reçue, dans un petit living-room très bourgeois, par un vieillard poli mais défiant, qui était l'oncle de Fabienne Sabrière et le maître de la maison. Cet homme me prit tout d'abord pour une journaliste astucieuse et me refusa, courtoisement mais fermement, une entrevue avec sa nièce dont il alléguait un défectueux état de santé.

Devinant que cette indisposition était toute diplomatique, j'insistai pour faire passer ma carte à Mme Sabrière, en spécifiant que cette dernière m'avait honorée d'une visite.

Quand le vieillard eut disparu, muni du petit bristol, je me trouvai tout à coup perplexe et le cœur battant. Qu'étais-je venue faire au juste ? Quelles paroles allais-je prononcer en présence de Fabienne ? À vrai dire, je n'en savais exactement rien. J'avais été poussée par une nécessité intérieure, ténébreuse, qui peut-être allait me transformer en justicière de mélodrame, gonflée de phrases accusatrices, qui peut-être au contraire allait aboutir à de lamentables bredouillements, à l'effondrement de mes convictions devant une Fabienne surprise et indignée.

Au tout dernier instant, une illumination me vint : *Je vais, me dis-je, sommer cette femme de faire elle-même mention au juge de sa visite chez moi ! Sa réaction immédiate me permettra de voir clair dans son âme.*

Comme je respirais largement, fière de mon inspiration, une porte s'ouvrit. Une jeune femme s'avança vers moi. À son aspect, je contins difficilement une exclamation de stupeur.

D'après ce que m'avait appris le cliché de journal, cette personne était incontestablement Fabienne Sabrière ; mais ne s'agissait nullement de mon ex-visiteuse. J'avais été abusée par une ressemblance...

La véritable Fabienne était, en dépit d'une fatigue notoire de ses traits, bien plus fine, plus séduisante, plus féminine que ma consultante : différences qui n'avaient pu m'apparaître dans l'examen d'une reproduction photographique imparfaite et limitée aux contours d'un visage.

— Je ne comprends pas ! dit-elle en me montrant ma carte ; j'espère, madame, que vous n'avez pas simplement usé d'un subterfuge dans le désir de me connaître. À quel souvenir faites-vous allusion par ce petit mot ?

Je balbutiai, je m'excusai tant bien que mal. J'avais hâte de rompre cet entretien absurde. Je crois que, dès mes premières explications, Mme Sabrière eut conscience de ma bonne foi. Elle m'interrompit :

— C'est bien, madame ! Permettez-moi donc de me retirer car je suis effectivement souffrante. Mon oncle va vous reconduire.

Le vieillard me mena jusqu'à la grille du jardin, dont il referma soigneusement la porte derrière moi. À peine avais-je fait quelques pas dans la calme avenue de banlieue desservant le cottage que je vis paraître, marchant en sens

inverse sur l'autre trottoir, une grande jeune femme dont la silhouette caractéristique retint mon regard. Je reconnus, sans erreur possible cette fois, mais non sans émotion, ma visiteuse inconnue. Celle-ci ne m'accorda aucune attention et, traversant la chaussée, elle alla sonner à la grille du cottage.

Pétrifiée par la surprise, j'observai, à demi dissimulée par les arbres. J'entendis presque aussitôt les pas du vieillard se rapprocher, crissant sur le gravier du jardin.

— Ah ! c'est toi, Fernande ! lança le bonhomme. Justement, ta sœur me demandait tout à l'heure si tu étais de retour.

L'arrivante pénétra dans la propriété. Toute l'équivoque me sembla éclaircie : Fernande (encore un nom en F, ce qui expliquait le monogramme du poudrier) était évidemment la sœur de Fabienne, d'où la ressemblance qui m'avait si bien trompée.

Que cette femme fût venue me consulter à titre personnel, peu avant le drame Sabrière, je n'y pouvais voir qu'une simple coïncidence, et la fameuse question ne décelait plus aucune arrière-pensée criminelle.

Un instant, je songeais à rebrousser chemin, afin de restituer la boîte à poudre. Mais je me sentis si penaude, j'eus l'impression qu'une nouvelle visite serait si maladroite, si incongrue, que je résolus de renvoyer le petit objet à sa propriétaire par l'entremise de la poste.

Je regagnai le quartier Monceau à la nuit noire. À peine étais-je dans mon appartement que j'entendis sonner à la porte. Je m'étonnais de cette visite tardive, mes heures, comme mes dates de consultation, étant bien déterminées. *Cinq minutes plus tôt, ce quidam eût trouvé visage de bois !* me dis-je familièrement tout en allant ouvrir.

Ma stupeur parvint à son comble quand je vis Fernande. Encore plus nerveuse que la première fois, mais avec une sorte d'humilité, cette femme me déclara :

— Je m'excuse de vous déranger à cette heure. Pourriez-vous toutefois me recevoir ? Il est très important pour moi que je vous parle immédiatement.

J'introduisis la quémandeuse dans le salon et lui dis :

— Venez-vous réclamer votre poudrier, que vous aviez laissé tomber sur ce tapis, lors de votre précédente visite ?

Elle me regarda, d'un air stupide :

— Mon poudrier ? Il était donc ici ? Je croyais bien l'avoir perdu dans le train !

Déjà, je lui remettais l'objet. Fernande eut un rire bizarre, déconcertant...

— Voilà un présage rassurant ! murmura-t-elle.

— Un présage ? fis-je. C'est donc un nouveau sujet d'inquiétude qui vous ramène ici... pour une consultation ?

Mais en même temps une réflexion me traversait l'esprit : il fallait que cette femme, que j'avais vue à mon départ de Bougival, littéralement sur mes traces pour surgir aussi promptement. Sans doute avait-elle appris ma démarche et désirait-elle mettre certaines choses au point !

— Personne autre que vous ne peut-il m'entendre ? reprit-elle : ce que j'ai à vous dire est strictement confidentiel.

— Parlez sans crainte, répliquai-je. Nous sommes seules. Ma bonne n'est ici que durant la journée.

La voix de mon interlocutrice se raffermir.

— Il y avait, me dit-elle, du bon et du mauvais dans votre prédiction. J'ai exécuté le projet que j'avais décidé, et nonobstant votre mise en garde tout semble se passer assez bien. Je dirai même que la Providence s'en mêle : il est

providentiel que vous m'avez rendu tout de suite ce poudrier, dont j'ignorais la présence ici !

— Ceci, répondis-je, un peu déconcertée, relève de la probité pure et simple. Mais y a-t-il quelque rapport avec votre projet ?

— Où vos avis avaient du bon, poursuivit Fernande, c'est au sujet de la femme qui devait traverser mes desseins. Mais encore une fois, vous avez manqué d'audace. Vous auriez pu préciser : *une femme brune...*

Cette fois, la voix montait vers des tonalités aiguës, inquiétantes. La visiteuse me saisit par le bras et, de sa main libre, me désigna mon reflet dans un miroir. Je suis effectivement très brune.

Avant que j'eusse pu répondre quoi que ce fût, la main accusatrice se rabattit sur ma gorge. Je sentis ses doigts gantés s'incruster dans ma chair...

— Et maintenant, reprit Fernande, avec une brusque, une atroce grossièreté, maintenant, sale sorcière, il faut crever ! Tu en sais trop long !

Sans s'expliquer davantage sur le motif de son agression, la puissante créature m'avait, d'un seul effort, projetée sur le sil et, me suivant dans ma chute, me maintenait immobile en pesant sur moi de tout son poids. Sa poigne, toujours serrée autour de mon cou, ne me permettait que de faibles gémissements. De son autre main, la virago avait fouillé dans son sac et en tirait un revolver, ceci non dans l'intention de taire feu, mais pour me défoncer la tempe à coups de crosse. Pendant une seconde, je me vis perdue...

Une porte s'ouvrit. Un homme, une femme se précipitèrent. La Providence – cette Providence invoquée par la meurtrière – me sauvait : ma bonne, ayant reçu, ce

soir-là, la visite de son frère, avait préparé pour lui un modeste repas dans la cuisine, ce qui motivait cette double présence tardive, que je n'avais pas eu le temps de constater.

L'homme arracha le revolver des mains de la furie. Celle-ci, se voyant désarmée, eut une velléité de fuite. Puis, comme si elle avait compris qu'elle luttait désormais en vain contre son destin, elle se ravisa et, ouvrant soudain la fenêtre, se jeta sur les pavés de la cour, du haut de mon quatrième étage.

*

La vérité sur l'affaire fut révélée à ceux qui assistèrent à la longue agonie de Fernande, en une clinique toute proche où cette femme avait été transportée. La moribonde parlait, parlait sans cesse, dans un délire qui, selon les docteurs, n'était pas dû seulement à la fièvre, mais marquait aussi l'explosion finale d'un mal psychique sournois. Il y avait dans le cas de la criminelle une part de folie.

Néanmoins, sa conduite avait été réglée avec une sorte de logique épouvantable. En ses divagations suprêmes, Fernande laissa échapper son secret. Toute sa vie, elle avait jalosé sa sœur Fabienne, plus jolie qu'elle, et qui recueillait les suffrages masculins. Détail curieux : vers leur adolescence, alors que les deux sœurs se trouvaient en Italie, une cartomancienne leur avait fait le tarot et annoncé qu'elles se disputeraient un même homme. La prédiction se réalisa, car Fernande avait convoité l'industriel Sabrière, mais ce dernier s'était déclaré auprès de la belle Fabienne.

Quelques années s'écoulèrent après le mariage. Fernande s'était tant bien que mal résignée et avait tourné ses regards vers l'ingénieur Auclercq. J'ai dit à quel point

celui-ci s'éprit à son tour de Fabienne. Quand Fernande se vit une seconde fois méprisée, un effroyable désir de vengeance la posséda. Elle conçut minutieusement, machiavéliquement, le scénario du drame qui devait aboutir à la mort de Sabrière, puis entraîner les soupçons du côté d'Auclercq et sans doute aussi vers Fabienne. On découvrit plus tard l'armurier de province chez lequel la terrible femme avait acheté un fusil de chasse, semblable à celui de Daniel, ceci afin d'aller s'aposter en forêt, un jour où elle savait Bernard et Auclercq dans les parages.

Sans son fatal désir *d'interroger le sort*, Fernande eût assisté au triomphe de son plan. Sans doute, en ses raisonnements, avait-elle bien prévu que la presse ferait une fâcheuse publicité à sa sœur, mais elle ne s'était pas attendue à ce que l'imperfection d'un cliché me fit commettre une erreur sur la personne. Et lorsqu'elle apprit ma visite à Bougival, elle s'affola littéralement. Dans la crainte de me voir percer tôt ou tard la vérité, son esprit déjà déséquilibré conçut un nouveau meurtre. Elle vint précipitamment à Paris en auto, prétextant, paraît-il, un rendez-vous ? Avait-elle prévu un stratagème pour camoufler ce crime supplémentaire ? Je ne sais. La mort de la coupable provoqua une clôture de l'enquête, Auclercq ayant été innocenté. Une grave crise internationale détourna d'ailleurs l'attention publique et l'affaire se trouva noyée.

Je me permettrai de conclure par une remarque professionnelle : n'est-ce pas un cas étonnant que le mien ? Car, enfin, grâce à la lecture du Tarot, j'avais solennellement mis Fernande en garde – ceci en toute bonne foi – contre ma propre personne et contre ma future intervention ! Bien des années ont passé depuis. La belle Fabienne a quitté la

France à tout jamais. On a prétendu que Daniel Auclercq, inconsolable, avait tenté de la revoir, dans un pays lointain. Qu'est-il advenu d'eux ? C'est là un mystère que même le Tarot ne me révélera jamais...

Première publication :

Martine n° 80, 2 novembre 1946

Repris dans :

Confidences n° 633, 20 décembre 1959